

PETITE BIBLIO
PAYOT
ESSAIS

BELL HOOKS **BLACKNESS**

RÉSISTER AU RACISME

INÉDIT



« Il faut nommer ce qui fait mal. »

Sur l'expérience du racisme, le suprémacisme blanc et la résistance aux idées toxiques qui s'infiltrent dans les médias, sur l'identité, l'altérité et l'invisibilisation de la pensée critique noire, voici quatre essais limpides et empathiques de bell hooks, dont le célèbre « Noirité postmoderne » (*Postmodern blackness*). Tous ont en commun une question : comment faire émerger une subjectivité noire radicale ?

Critique culturelle, activiste et pionnière de l'intersectionnalité, bell hooks est l'un des grands noms de l'afroféminisme avec Audre Lorde, Patricia Hill Collins et Kimberlé Crenshaw. Elle est notamment l'autrice de *À propos d'amour* (Divergences), *De la marge au centre : théorie féministe* (Cambourakis) et *Sororité : guérir des blessures psychiques infligées par la domination* (Payot).

BELL HOOKS
AUX ÉDITIONS PAYOT

*Sororité. Guérir des blessures psychiques infligées par la
domination*

Blackness. Résister au racisme

bell hooks

Blackness

Résister au racisme

*Textes traduits de l'anglais (États-Unis)
par Pauline Tardieu-Collinet*

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot sur
editions-payot.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1267 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

En couverture : Portrait de Bell Hooks © Raphael Med.
Conception graphique : Sara Deux.

© Gloria Watkins, 2013 et 2015
All rights reserved. Authorized translation
from the English language editions
published by Routledge,
a member of the Taylor & Francis Group LLC
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française
et la présente édition de poche

ISBN : 9782228936149

SOURCES DES TEXTES

« Racism : Naming What Hurts » et « Everyday Resistance : Saying No to White Supremacy » sont tirés de *Writing Beyond Race : Living Theory and Practice*, New York, London, Routledge, 2013, respectivement p. 9-25 et p. 153-159.

« Postmodern Blackness » et « An Aesthetic of Blackness : Strange and Oppositional » sont tirés de *Yearning : Race, Gender and Cultural Politics*, 2^e éd., New York, London, Routledge, 2015, respectivement p. 23-31 et p. 103-113. Une première édition de cet ouvrage avait paru en 1990 chez South End Press.

La traduction française de *Writing Beyond Race* et celle de *Yearning* paraîtront ultérieurement aux Éditions Payot.

À propos du racisme : nommer ce qui fait mal

À un moment de l'histoire de notre nation où nous sommes plus nombreux·ses que jamais à oser « parler de la race », beaucoup d'entre nous, qui depuis des années écrivons sur la question raciale et prenons la parole à ce sujet, restent étonnamment silencieux·ses. Certain·es d'entre nous ne veulent pas qu'on les entende dire qu'ils et elles « en ont assez de parler de la race ». D'autres se demandent à quoi bon toutes ces discussions vu que rien ne change, que les discours désormais acceptables qui sont tenus dans notre nation restent inextricablement liés à des pratiques racistes et suprémacistes blanches normalisées. On entend souvent dire que les gens ont du mal à parler de la race, mais en réalité la

plupart des gens en parlent constamment ; c'est notamment à travers les nombreux commentaires surpris au quotidien et qui ne sont rien moins que les expressions assumées d'un discours de haine que le racisme imprime sa marque sur la vie des personnes noires et racisées. Tout autour de nous, des stéréotypes négatifs se font entendre, les appellations racistes assumées abondent. L'élection d'un président noir a simplement fait sortir ces stéréotypes au grand jour, les a mis en lumière. Les remarques racistes sont devenues de manière générale plus acceptables, d'autant plus dans un contexte où il est communément admis que le racisme n'existe plus.

Celles et ceux qui prétendent qu'il n'y a plus de racisme entendent souvent par là que les personnes noires et racisées ont obtenu suffisamment de droits civiques grâce aux lois et aux pratiques antidiscriminatoires pour ne plus être victimes d'un terrorisme racial constant, ni d'actes violents et brutaux aux motifs ouvertement raciaux. Le grand paradoxe du rapport qu'entretient notre nation à la race est que si l'on allait de porte en porte pour demander à chaque personne blanche si les préjugés raciaux sont

encore un problème, la plupart répondraient oui. Si on leur demandait ensuite si ces préjugés affectent défavorablement les personnes noires plus que tout autre groupe, la plupart répondraient sans doute non. Et si la conversation se poursuivait, ils et elles en viendraient peut-être même à déclarer qu'il existe très peu de préjugés défavorables aux personnes noires. La raison n'en est pas que les citoyen·nes américain·es blanc·hes moyen·nes ne comprennent pas que le racisme est encore bien vivant et vigoureux, mais simplement qu'ils et elles croient qu'il ne constitue plus une menace sérieuse au bien-être de quiconque. Outre ce sentiment (qui n'est fondé sur aucun fait ni aucune étude), la grande majorité des personnes blanches pensent que les personnes noires ont obtenu des avantages et des récompenses qui n'étaient pas méritées, et que ces nombreuses opportunités égalisent le score et annulent toutes les injustices raciales passées et présentes. En effet, n'est-il pas courant pour les individus noirs d'entendre de la bouche de personnes issues d'autres groupes, en particulier blanches, et quelle que soit leur classe sociale, qu'elles sont « fatiguées de les entendre

se plaindre du racisme, qu'elles ne supportent plus ces pleurnicheries, que les personnes noires sont à elles-mêmes leurs pires ennemis » ?

Imaginez que vous êtes la seule femme noire à travailler dans un bureau où la plupart des employé·es sont blanc·hes, et que lors des réunions ou au déjeuner, vos collègues fassent des blagues sur ces fainéants de « négros ». Quand vous allez voir votre cheffe pour évoquer la question de la sensibilisation à la diversité et la nécessité pour tout le monde de bien comprendre la nature des discours de haine, on vous répond que vous interprétez mal la situation, que vous êtes trop sensible, que vos collègues ne font que s'amuser. Personne ne vous écoute lorsque vous expliquez que l'utilisation de ce terme injurieux dans tout autre contexte qu'une prise de parole activement antiraciste déclenche des souvenirs de traumatisme et de peur. Vous les reprenez sans cesse et, même lorsqu'ils et elles admettent que vous puissiez ne pas trouver cela amusant, ils et elles vous expliquent que leurs commentaires racistes ne s'adressent qu'aux personnes noires « mauvaises », et non aux « bonnes personnes noires ». On vous assure maintes et